

La culture en Valais



Albert Chavaz: Prix de l'Etat du Valais 1984.

En 1978, sur proposition d'un groupe interparti, le Grand Conseil valaisan accepte que la part consacrée à la culture s'élève à 1 % du budget cantonal. D'un coup, et chaque année par la suite, elle se trouve ainsi considérablement augmentée. Les premiers effets de cette décision ne se font pas attendre: la commission restreinte des affaires culturelles est remplacée par un Conseil de la culture dont la composition est plus large et plus représentative des milieux socio-politiques; l'Etat nomme un conseiller culturel rattaché au Département de l'instruction publique dont dépend la politique culturelle; les sommes allouées à différentes organisations sont augmentées, notamment celles attribuées à l'Association valaisanne des écrivains pour l'animation littéraire qu'elle organise; l'exécutif cantonal crée le Prix de l'Etat du Valais (récompense et encouragement annuels de 10 000 francs) dont le premier lauréat est l'écrivain Marcel Michelet; et une loi-cadre sur la culture est mise en chantier, projetée par le Conseil d'Etat, agendée sans doute bientôt à l'ordre du jour du Grand Conseil, avant d'être soumise au peuple. Tout cela fait une somme considérable, en argent, en délibérations, en soucis législatifs. Le Valais de 1984 accepte ces démarches et ces investissements; il souhaite que soient accomplies des actions en faveur de la culture: non seulement celles qui concernent la conservation du patrimoine, mais aussi celles qui encouragent la création et favorisent l'animation. Le Valais des services et de l'ingénierie industrielle veut intégrer à sa politique générale des tâches d'encouragement à la culture et y mettre le prix. Une telle entreprise aurait été impensable dans le Valais encore agricole de 1939; dans ce canton alors préoccupé du pain quotidien, du gain immédiat et nécessaire, un tel investissement budgétaire et politique aurait fait crier au scandale.

Le Valais d'avant-guerre n'est certes pas anti-culturel; au contraire: la population rurale, enracinée à la terre, aux coutumes et au travail manuel, attache à la culture une sorte de prestige, que la modernité lui ôte par la vulgarisation qu'elle en fait, par les artifices souvent de la création artistique, par la dérision parfois. Mais

elle est essentiellement un choix personnel et familial, un privilège que ne sauraient gérer ni les conseils communaux ni l'administration cantonale; l'action culturelle de l'Etat, c'est alors l'instruction publique, l'école rendue obligatoire depuis un siècle environ et ses prolongements dans l'enseignement gymnasial. Si l'on attache à la culture un ascendant sociologique c'est comme pour en libérer la vie quotidienne, encombrée de soucis matériels. Le Valais du premier tiers du siècle met la culture au même plan de référence presque que la cléricature: là où s'unissent la connaissance et le mystère. Aujourd'hui, elle est l'objet d'une revendication politique, d'une conquête populaire, d'une action concertée des pouvoirs publics, des préoccupations de tout citoyen, qui vont du commerce à l'intériorisation et à la création. De 1939 à 1984, les rapports de la culture et du pays sont passés du lieu privilégié à la place publique; de toute évidence, il s'agit d'une promotion culturelle, bien qu'apparaissent, avec évidence aussi, le danger de banalisation.

1939, et jusqu'aux premières années de l'après-guerre, c'est une période charnière, l'époque de l'élargissement et l'approfondissement en beaucoup de domaines, de quoi naîtra un élan de créativité qui va jusqu'à la prolifération des démarches artistiques et à la méfiance à leur égard. C'est, en littérature, la période des œuvres profondément racinées, inspirées de la dureté de la terre, de la beauté du paysage, de l'âpreté du climat, de la difficulté des conditions de vie, des souvenirs d'enfance liés à une civilisation terrienne, patriarcale et catholique. Non reliées au pays officiel, administratif, elles sont la sève et le sang du pays, sa voix neuve et hésitante, mais enthousiaste, après des siècles de silence. J.-B. Bertrand, en 1941 déjà, louange ces nouveaux écrivains qui dépeignent le Valais tel qu'il est en faisant montre «d'originalité, de vigueur, de virilité», s'étant «affranchis de la mièvrerie, de la fadeur, de la convention et de la prudence qui caractérisaient trop certains de leurs aînés». Il nomme trois citadins: Jean Graven de Sion, André Closuit de Martigny, Pierre Courthion établi à Genève et à Paris; et surtout les «authentiques montagnards» émigrés en

matten de Saint-Martin, Lucien Lathion et Marcel Michelet de Nendaz... Dans la qualité de leur écriture, il voit la preuve que le Valais romand est enfin animé d'un courant littéraire important; et il a pour le dire des accents cordiers.

Un recul d'une quarantaine d'années permet une appréciation plus nuancée; mais on remarque aujourd'hui mieux encore le lien profond et vital que l'écrivain valaisan entretient avec le pays, son histoire et sa quotidienneté. Cette génération qui apparaît à la littérature vers 1940 et diversifie l'expression en de nombreux ouvrages semble se croire investie d'une mission historique: dire tout le Valais, celui qui est en train de se transformer, mais aussi celui des siècles de silence littéraire; dire le Valais du lyrisme et de la misère, de l'épopée et du travail, le Valais bucolique et héroïque; dire, par la fiction romanesque ou le poème, l'histoire des siècles, le cheminement silencieux du pays et du peuple. Leurs œuvres sont des témoignages d'un attachement intense aux lieux hérités et aux événements vécus: textes littéraires sans doute, le plus souvent remarquablement écrits avec les qualités classiques de la culture et du style, mais où l'écriture non ouvragée pour elle-même, est surtout l'expression personnalisée d'un enracinement existentiel et historique. Le pays est alors pour les écrivains valaisans le décor, comme il l'est pour Bieler et les peintres de Savièse quelques décennies plus tôt: d'une part, une source ethnographique; d'autre part, l'endroit d'une interrogation spirituelle et d'un attachement sentimental. Ce lien entre des écrivains et le pays ne sera plus resenti d'une manière aussi forte par les générations suivantes, bien que cette inspiration du lieu et de la communauté nourrisse encore de nombreuses œuvres plus récentes, celles notamment de Jean Follonier, Maurice Chappaz, Jacques Darbellay et Germain Clavien.

Dans la décennie 1960-1970, la relation entre l'écriture et le pays change d'aspect: parfois décalage subtil vers une accentuation poétique (Germain Clavien); parfois préoccupations de transmettre sous la forme écrite un héritage oral (Jean Follonier); ailleurs approfondissement par la réflexion

Du lieu privilégié et des profonds enracinements



à la place publique et à la modernité

cris alarmistes; mais une nouvelle sensibilité se perçoit aujourd'hui en Valais à cet égard; et on accorde du crédit à la littérature qui interroge notre fondement culturel et fait apparaître par contraste une certaine vacuité de la civilisation moderne. La culture valaisanne d'aujourd'hui accueille volontiers des thèmes et des sujets liés au passé, aux souvenirs, à l'archaïsme des us et coutumes: la collection «Mémoire vivante» publie huit titres en deux ans, des livres qui appartiennent à la bibliothèque des mini-patries sentimentales et nostalgiques et qui témoignent que survivent ou renaissent le besoin d'affabulation et d'anecdote, l'intérêt pour les civilisations mortes et la curiosité des faits ethnographiques. C'est aussi ce regard porté vers le passé qui explique le succès d'expositions consacrées aux ex-voto, aux anciennes affiches, aux portraits des notables; et dans l'engouement pour les œuvres des peintres de Savièse entre, pour une part, le pittoresque des sites d'antan. Ce lien à la fois instinctif et réfléchi de la culture actuelle avec le pays d'autrefois est évident et se manifeste en beaucoup de domaines; et c'est un revirement de mentalité: il y a 30

ans, la culture valaisanne d'aujourd'hui accueille volontiers des thèmes et des sujets liés au passé, aux souvenirs, à l'archaïsme des us et coutumes: la collection «Mémoire vivante» publie huit titres en deux ans, des livres qui appartiennent à la bibliothèque des mini-patries sentimentales et nostalgiques et qui témoignent que survivent ou renaissent le besoin d'affabulation et d'anecdote, l'intérêt pour les civilisations mortes et la curiosité des faits ethnographiques. C'est aussi ce regard porté vers le passé qui explique le succès d'expositions consacrées aux ex-voto, aux anciennes affiches, aux portraits des notables; et dans l'engouement pour les œuvres des peintres de Savièse entre, pour une part, le pittoresque des sites d'antan. Ce lien à la fois instinctif et réfléchi de la culture actuelle avec le pays d'autrefois est évident et se manifeste en beaucoup de domaines; et c'est un revirement de mentalité: il y a 30

ans, la culture valaisanne d'aujourd'hui accueille volontiers des thèmes et des sujets liés au passé, aux souvenirs, à l'archaïsme des us et coutumes: la collection «Mémoire vivante» publie huit titres en deux ans, des livres qui appartiennent à la bibliothèque des mini-patries sentimentales et nostalgiques et qui témoignent que survivent ou renaissent le besoin d'affabulation et d'anecdote, l'intérêt pour les civilisations mortes et la curiosité des faits ethnographiques. C'est aussi ce regard porté vers le passé qui explique le succès d'expositions consacrées aux ex-voto, aux anciennes affiches, aux portraits des notables; et dans l'engouement pour les œuvres des peintres de Savièse entre, pour une part, le pittoresque des sites d'antan. Ce lien à la fois instinctif et réfléchi de la culture actuelle avec le pays d'autrefois est évident et se manifeste en beaucoup de domaines; et c'est un revirement de mentalité: il y a 30

Quel est aujourd'hui le rapport du pays et de la culture? Une synthèse est-elle possible de ce qui est raciné par essence et de ce qui est transplanté, de ce qui est «valaisan» et de ce qui est universel et mondialiste? D'abord il faut dire qu'on ne peut figer les œuvres dans des classifications et des rôles, tellement il y a d'entremê-



Raphy Dallèves: un art raciné au Valais des traditions.



argument. Les premiers effets de cette décision ne se font pas attendre : la commission restreinte des affaires culturelles est remplacée par un Conseil de la culture dont la composition est plus large et plus représentative des milieux socio-politiques; l'Etat nomme un conseiller culturel rattaché au Département de l'Instruction publique dont dépend la politique culturelle; les sommes allouées à différentes organisations sont augmentées, notamment celles attribuées à l'Association valaisanne des écrivains pour l'animation littéraire qu'elle organise; l'exécutif cantonal crée le Prix de l'Etat du Valais (récompense et encouragement annuels de 10 000 francs) dont le premier lauréat est l'écrivain Marcel Michelet; et une loi cadre sur la culture est mise en chantier, projetée par le Conseil d'Etat, agendée sans doute bientôt à l'ordre du jour du Grand Conseil, avant d'être soumise au peuple. Tout cela fait une somme considérable, en argent, en délibérations, en actes législatifs. Le Valais de 1984 accepte ces démarches et ces investissements; il souhaite que soient accomplies des actions en faveur de la culture; non seulement celles qui concernent la conservation du patrimoine, mais aussi celles qui encouragent la création et favorisent l'animation. Le Valais des services et de l'ingénierie industrielle veut intégrer à sa politique générale des tâches d'encouragement à la culture et y mettre le prix. Une telle entreprise aurait été impensable dans le Valais encore agricole de 1939; dans ce canton alors préoccupé du pain quotidien, du grain immédiat et nécessaire, un tel investissement budgétaire et politique aurait fait crier au scandale.

Le Valais d'avant-guerre n'est certes pas anti-culturel; au contraire: la population rurale, enracinée à la terre, aux coutumes et au travail manuel, attachée à la culture une sorte de prestige, que la modernité lui ôte par la vulgarisation qu'elle en fait, par les artifices souvent de la création artistique, par la dérision parfois. Mais dans l'opinion valaisanne de 1939,

toire depuis un siècle environ et ses prolongements dans l'enseignement gymnastique. Si l'on attache à la culture un ascendant sociologique c'est comme pour en libérer la vie quotidienne, encombrée de soucis matériels. Le Valais du premier tiers du siècle met la culture au même plan de référence presque que la cléricature: là où s'unissent la connaissance et le mystère. Aujourd'hui, elle est l'objet d'une revendication politique, d'une conquête populaire, d'une action concertée des pouvoirs publics, des préoccupations de tout citoyen, qui vont du commérage à l'intériorisation et à la création. De 1939 à 1984, les rapports de la culture et du pays sont passés du lieu privilégié à la place publique; de toute évidence, il s'agit d'une promotion culturelle, bien qu'apparaissent, avec évidence aussi, le danger de banalisation.

1939, et jusqu'aux premières années de l'après-guerre, c'est une période charnière, l'époque de l'élargissement et l'approfondissement en beaucoup de domaines, de quoi naître un élan de créativité qui va jusqu'à la prolifération des démarches artistiques et à la méfiance à leur égard. C'est, en littérature, la période des œuvres profondément racinées, inspirées de la dureté de la terre, de la beauté du paysage, de l'apprêt du climat, de la difficulté des conditions de vie, des souvenirs d'enfance liés à une civilisation terrienne, patriarcale et catholique. Non reliées au pays officiel, administratif, elles sont la sève et le sang du pays, sa voix neuve et hésitante, mais enthousiaste, après des siècles de silence. J.-B. Bertrand, en 1941 déjà, louange ces nouveaux écrivains qui dépeignent le Valais tel qu'il est en faisant montre « d'originalité, de vigueur, de virilité », s'étant « affranchis de la mièvrerie, de la fadeur, de la convention et de la pruderie qui caractérisaient trop certains de leurs aînés ». Il nomme trois citadins: Jean Graven de Sion, André Closuit de Martigny, Pierre Courthion établi à Genève et à Paris; et surtout les « authentiques montagnards » émigrés en plaine, notamment Maurice Zer-

cardiers. Un recul d'une quarantaine d'années permet une appréciation plus nuancée; mais on remarque aujourd'hui mieux encore le lien profond et vital que l'écrivain valaisan entretient avec le pays, son histoire et sa quotidienneté. Cette génération qui apparaît à la littérature vers 1940 et diversifie l'expression en de nombreux ouvrages semble se croire investie d'une mission historique: dire tout le Valais, celui qui est en train de se transformer, mais aussi celui des siècles de silence littéraire; dire le Valais du lyrisme et de la misère, de l'épopée et du travail. Le Valais bucolique et héroïque; dire, par la fiction romanesque ou le poème, l'histoire des siècles, le cheminement silencieux du pays et du peuple. Leurs œuvres sont des témoignages d'un attachement intense aux lieux hérités et aux événements vécus: textes littéraires sans doute, le plus souvent remarquablement écrits avec les qualités classiques de la culture et du style, mais où l'écriture non ouvragée pour elle-même, est surtout l'expression personnalisée d'un enracinement existentiel et historique. Le pays est alors pour les écrivains valaisans le décor et le thème de leurs livres, comme il l'est pour Bieler et les peintres de Saviese quelques décennies plus tôt: d'une part, une source ethnographique; d'autre part, l'endroit d'une interrogation spirituelle et d'un attachement sentimental. Ce lien entre des écrivains et le pays ne sera plus ressenti d'une manière aussi forte par les générations suivantes, bien que cette inspiration du lieu et de la communauté nourrisse encore de nombreuses œuvres plus récentes, celles notamment de Jean Follinier, Maurice Chappaz, Jacques Darbellay et Germain Clavien.

Dans la décennie 1960-1970, la relation entre l'écriture et le pays change d'aspect: parfois décalage subtil vers une accentuation poétique (Germain Clavien); parfois préoccupations de transmettre sous la forme écrite un héritage oral (Jean Follinier); ailleurs approfondissement par la réflexion métaphysique (Maurice Zermatten); ou diversions en thèmes plus modernes: le retour à la nature et l'alpinisme (Maurice Métral). Chappaz, lui, engage sa plume dans une littérature poétique de terre et de sang, contre le Valais du béton et de l'argent, et va jusqu'au pamphlet. Dans une langue parfois rocailleuse, il célèbre le Valais archaïque et pleure l'agonie du Valais du bois; la rupture de civilisation est pour lui une trahison historique et une ruine de l'homme: « j'ai assisté à la fin des visages » écrit-il dans un cri intérieur qui contient à la fois l'amertume personnelle et un prophétisme douloureux. L'engagement littéraire de Chappaz, qui suscite alors un débat parfois violent est révélateur d'un malaise et d'une nouvelle relation culturelle avec le pays: alors que les aînés s'écartent peu d'une ligne d'adhésion et que leur inspiration est dans le cours de l'histoire, Chappaz témoigne d'une impossible adaptation au changement et d'un aggiornamento socio-culturel refusé; son souffle rageur et prophétique va à contre-courant, vers des sources historiques embellies par l'imagination et la nostalgie, annonçant la tendance moderne d'une prédilection pour l'archaïsme.

Refus du pays, tel qu'il est dans ses soubresauts socio-économiques: Chappaz est d'abord seul dans cette attitude rebelle et ces

modernes. La culture valaisanne d'aujourd'hui accueille volontiers des thèmes et des sujets liés au passé, aux souvenirs, à l'archaïsme des us et coutumes: la collection «Mémoires vivantes» publie huit titres en deux ans, des livres qui appartiennent à la bibliothèque des mini-patries sentimentales et nostalgiques et qui témoignent que survivent ou renaissent le besoin d'affabulation et d'anecdote, l'intérêt pour les civilisations mortes et la curiosité des faits ethnographiques. C'est aussi ce regard porté vers le passé qui explique le succès d'expositions consacrées aux ex-voto, aux anciennes affiches, aux portraits des notables; et dans l'engouement pour les œuvres des peintres de Saviese entre, pour une part, le pittoresque des sites d'antan. Ce lien à la fois instinctif et réfléchi de la culture actuelle avec le pays d'autrefois est évident et se manifeste en beaucoup de domaines; et c'est un revirement de mentalité: il y a 30

années et internationales, comme quelques années auparavant avec Bieler, qui peint le Vieux-Pays avec les procédés de l'art nouveau. Charles-Clos Olsommer et Ernest Bieler, l'un par l'approfondissement spirituel, l'autre par une peinture aux thèmes localisés, relient le Valais aux sources artistiques européennes, devenant les relais vers une plus large ouverture. On a dit le Valais enfermé dans ses montagnes, son histoire et sa petite saga de clocher; et certains redisent cette appréciation caricaturale, prouvant que les clichés ont la vie longue. Sans doute, la prudence, la circonspection par rapport à l'inédit et à l'insolite sont des «vertus» valaisannes; mais, si le Valaisien n'est pas novateur dans sa fibre intellectuelle, il est perméable et sensible aux créations neuves. De nombreux artistes en témoignent: Fernand Dubuis, par le refus de toute identification objective et la couleur répandue en mouvements gestuels;

grammes d'animation culturelle. D'une façon plus diffuse et plus générale naissent et renaissent, selon la mode et les courants d'opinion, des mentalités modernes de réflexion et de comportement qui n'ont aucune préoccupation d'adhésion sentimentale au pays ou de fidélité à des structures socio-culturelles traditionnelles. Le Valais a passé des préches du dimanche aux débats télévisés, de crises sur la place publique aux flashes d'actualité, de l'éducation «contrôlée» familiale et villageoise aux influences de plus en plus diversifiées et lointaines, fertilisant ou agressives.

Quel est aujourd'hui le rapport du pays et de la culture? Une synthèse est-elle possible de ce qui est raciné par essence et de ce qui est transplanté, de ce qui est «valaisan» et de ce qui est universel ou mondialiste? D'abord il faut dire qu'on ne peut figer les œuvres dans des classifications et des tiroirs, tellement il y a d'entrem-



Charles Menge: à la fois l'enracinement iconographique et l'art personnalisé en féerie poétique.



François Boson: les courants artistiques mondialistes.

ans, ou remplaçait les ustensiles et le mobilier de cuisine par du fer blanc et du formica; aujourd'hui, on fouille les coins de galetas à la recherche des objets-témoins. Les artistes et les écrivains d'avant-guerre lient leurs œuvres à l'histoire et au pays comme sources premières de leur inspiration; au troisième quart du siècle, on le fait comme possibilités de dépaysement, besoin d'enracinement perdu, refuge de la sensibilité, qui porte en elle les ruptures et les blessures qu'a subies la civilisation.

Si un courant culturel se rattache à l'iconographie valaisanne, d'autres sources, d'autres thèmes et d'autres prédilections s'affirment de plus en plus. Il faut d'abord signaler que le lien avec la culture occidentale a toujours existé, dans l'imagerie, la sculpture et l'architecture religieuses notamment; et si les œuvres du Département sont spontanément acceptées dans les vallées latérales du bassin séducois, c'est qu'elles contiennent, dans leur naïveté même, une part du mysticisme chrétien. Charles-Clos Olsommer, qui s'installe à Vevey en 1912, devient figure familière des environs de Sierre, peintre valaisan reconnu et privilégié dans l'émotion culturelle valaisanne; avec sa création picturale, c'est tout un art de cul-

Paul Messerli, par ses toiles alu d'abstraction pure; Angel Duarte, par ses schémas modulaires; André-Paul Zeller, par l'art cinétique, les matériaux bruts et les hydro-mobles; François Boson, par des scènes narratives inspirées du pop'art; Gianni Grosso, par ses figures symbolistes et surréalistes; Suzanne Auber, par les blocs chromatiques et l'abstraction lyrique; Marie-Gaillard, par son imaginaire; Gustave Cerutti, par l'art concret aux couleurs agressives; Mirza Zwissig, par la pureté des géométries venues de Mondrian; Pierre-Alain Zuber, par le minimal art...

La part des sources historiques, sociales ou ethnographiques locales dans la culture valaisanne se réduit au cours du dernier demi-siècle comme partout ailleurs, dans les petites patries. De plus en plus apparaissent la diversification et l'élargissement; à la fois dans le sens d'une caractérisation tout à fait personnelle: Corinna Bille, Roselyne König, Monique Tornay, en littérature; François Gay, Walter Willisch, Henry Roulet et Marie-Antoinette Gorret, en peinture. Et dans le sens d'une participation aux courants mondialistes: Jean-Marc Lovay est fils du fleuve et non du pays; Luc Lathion rejoint l'imagerie informelle moderne et une espèce de standardisation sty-

lements, de greffes diverses, de liaisons multiples; et que les vocables singuliers sont souvent celles qui vont le plus intensément à l'universel. Il faut dire aussi que la notion même de pays est différente d'une époque à l'autre et selon les points de vue: ainsi, par exemple les sculptures modulaires Duarte, qui n'ont aucune sève valaisanne historique, peuvent être symbole de l'ingénierie moderne que le canton accueille sans réticence. Avec certitude, l'on ne peut pourtant dire que la diversification culturelle contemporaine appuie des sources d'inspiration multiples, souvent tout à fait étrangères au pays lui-même, aux lieux, à l'histoire, aux façons de vivre et réfléchir particulières; que le pays aujourd'hui, accepte la culture comme un domaine important, la politique générale; qu'une part large part de la population s'y intéresse comme à une possibilité de divertissement de réflexion d'enrichissement de l'esprit; et que dans l'appréciation des valeurs culturelles le Valais est assez éclectique, accueillant les créations neuves et universalistes autant bien que celles des profonds racinements.

P.S.: Cette étude a paru dans «Grand cahier» de l'Alliance culturelle romande.